

Le Numéro 15 Centimes
Abonnements 3 mois 6 mois 1 an
Seine, S.-et-O. 22 50 34 48
Lyon, S.-et-L. 22 50 34 48
Union postale 18 34 64
TELEPHONE
Gut. 01-73, 74, 75, 76, 77, 78, 79
Adr. télég. : PETIT JOURNAL, Paris
61, rue Lafayette, Paris (9^e)
Stéphen PICHON
DIRECTEUR POLITIQUE

5 heures
du matin

EDITION DE PARIS

5 heures
du matin

Le Petit Journal

MARDI
25
MAI
58^e Année - 1920 - N° 20,940
SAINT-URBAIN
SOLEIL : lev. 4 h. 50 ; c. 20 h. 37
LUNE : P. 10 h. 24 ; P. L. 1 e

M. Deschanel tombe de son train en marche près de Montargis, en allant à Montbrison

LE PRÉSIDENT EST RENTRÉ A PARIS. -- ÉTAT TRÈS SATISFAISANT

Le chef de l'État gagne à pied un poste de la voie et est soigné à Montargis

Le Président de la République a échappé à un accident que tout un concours de circonstances devait rendre tragique. On sera d'autant plus heureux d'apprendre qu'il n'aura aucune suite grave. Le chef de l'État a pu, dès hier en fin d'après-midi, rentrer en automobile à l'Élysée. Et la photographie que nous publions montre que M. Deschanel a pu descendre sans aide et allègement de la voiture qui le ramenait de Montargis.

C'est au cours du voyage que M. Deschanel devait faire à Montbrison que l'accident s'est produit.

On inaugurerait hier dans cette ville, on le sait, le monument élevé au docteur-aviateur Reymond, sénateur, tué à l'ennemi, et le chef de l'État, voulant rendre hommage à la mémoire de ce vaillant, avait tenu à présider la cérémonie, bien que, dans la nuit de samedi à dimanche, il eût été pris d'un accès de grippe assez violent.

On s'était demandé dans son entourage s'il ne convenait pas que le voyage fût reporté à une date ultérieure. Mais M. Deschanel, dont on connaît l'esprit de dévouement et la haute conscience des devoirs de sa charge, avait insisté fermement pour que rien ne fût changé aux dispositions prises. Il avait donc quitté Paris dimanche soir, à 9 heures et demie, par train spécial, à la gare de Lyon, accompagné, nous l'avons dit, par MM. Steeg, ministre de l'Intérieur ; P.-E. Flandin, sous-secrétaire d'État, et plusieurs parlementaires.

Deux heures et demie plus tard, alors que le train présidentiel allait atteindre Montargis, M. Deschanel, qui avait fait fermer les fenêtres de son wagon pour éviter un refroidissement, était incommodé par la chaleur d'autant plus vivement qu'il n'était pas dans un état de santé parfait ; il voulut ouvrir une des larges glaces formant fenêtre et, celle-ci étant brusquement, il bascula et tomba sur la voie.

On lira plus loin les détails que nous ont transmis notre envoyé spécial, qui accompagnait M. Paul Deschanel dans son voyage, et un autre de nos collaborateurs qui s'est rendu immédiatement à Montargis. Ce sur quoi surtout il importe d'insister c'est que, fort heureusement, l'état du Président de la République permet d'affirmer dès maintenant qu'aucune suite fâcheuse n'est à redouter.

C'est M. Steeg, ministre de l'Intérieur, qui, à Montbrison, a représenté le chef de l'État et son discours.

La Chambre, hier, ne siégeait pas, mais, au Sénat, M. Léon Bourgeois s'est fait l'interprète des sentiments unanimes du Parlement et du pays.

Le chef du gouvernement, M. Millerand, a, dès les premières nouvelles, décidé de se rendre auprès du chef de l'État et il est rentré à Paris en même temps que lui.

Les accidents analogues à celui auquel vient d'échapper M. Deschanel ne sont pas rares. On peut rappeler que M. le sénateur Rabier fit une chute dans de semblables circonstances, avant la guerre, et qu'il ne s'en ressentit aucunement par la suite. Un autre parlementaire, M. Chauvin-Servinière, trouva, lui, la mort en tombant aussi d'un train en marche.

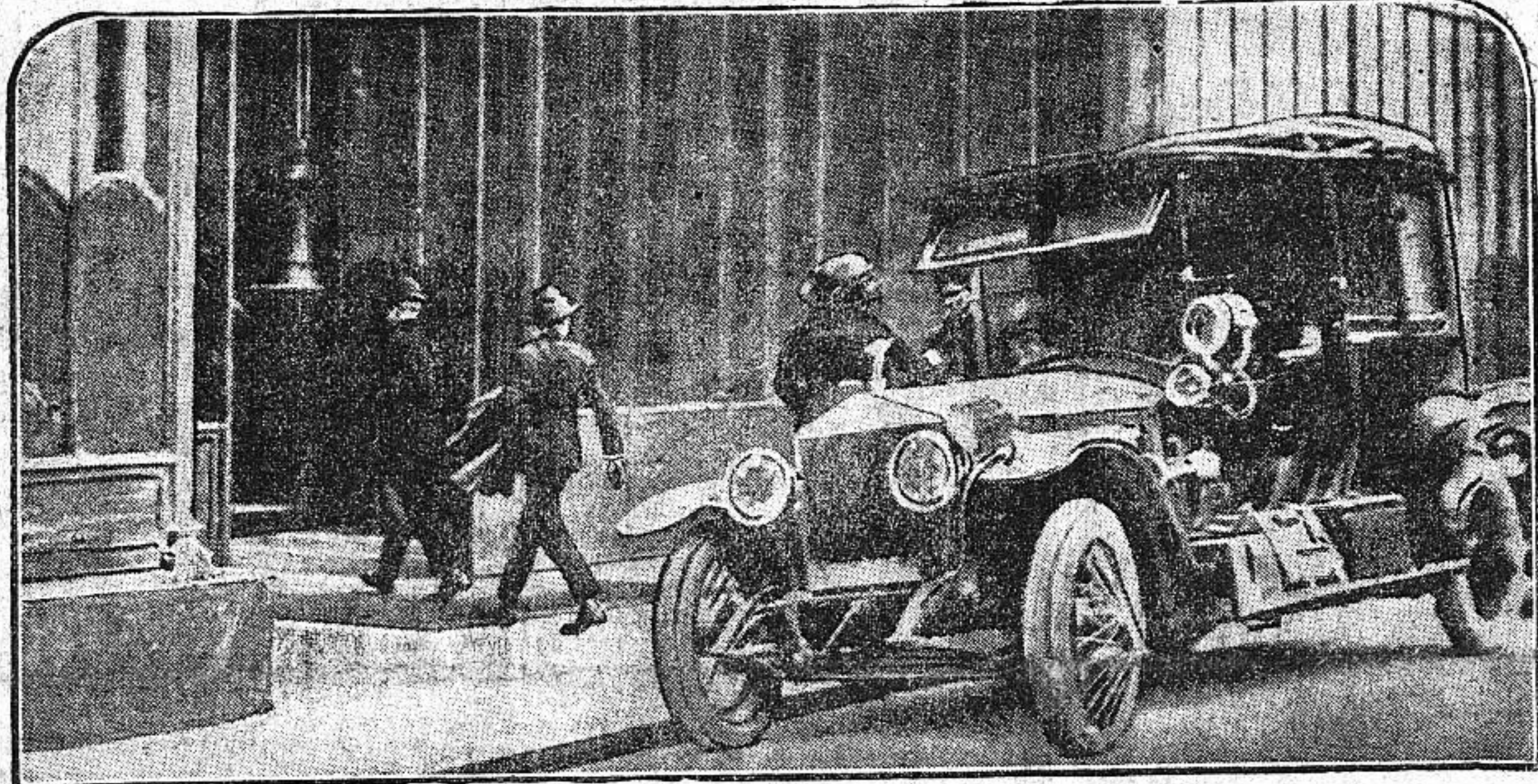
Inutile d'ajouter que l'émotion fut réelle à Paris et ailleurs, aux premières nouvelles. Mais, comme on suit bientôt que la chute n'aurait pas de suites graves, cette émotion se traduisit aussitôt par des manifestations de respectueuse sympathie à l'adresse du premier magistrat du pays qui, légèrement souffrant, avait voulu, quand même, remplir, au jour dit, les devoirs de sa charge et qui, victime d'un accident aussi imprévu, avait conservé, avec son sang-froid et sa belle humeur, le vif souci des affaires du pays. « Je présiderai demain le Conseil des ministres », a dit hier soir M. Deschanel.

M. Bourgeois, interprète des sentiments du Sénat

Au cours de la séance du Sénat, M. Léon Bourgeois a adressé à ses collègues les paroles suivantes :
« Nous avions appris, au début de la séance, que M. le Président de la République avait été victime d'un accident au cours de son voyage à Montbrison. Les dernières nouvelles qui viennent de parvenir nous permettent de constater que, heureusement, M. le Président de la République n'a aucune blessure grave. (Très bien.) Il sera de retour à Paris dans une heure et dans des conditions qui nous donnent à espérer son prompt rétablissement. (Applaudissements.) Je n'ai certainement pas besoin de demander au Sénat de s'associer à moi pour envoyer à M. le Président de la République et à sa famille tous nos vœux et l'expression de notre profonde et respectueuse sympathie.

De nombreux applaudissements ont salué ces dernières paroles.

Le roi d'Espagne a immédiatement télégraphié à l'Élysée pour exprimer au Président ses regrets et ses vœux de prompt rétablissement.



Sept heures 5 hier soir : M. Deschanel rentre à l'Élysée
Derrière le Président, son fils, et Mme Deschanel près de l'auto qui les ramenait de Montargis (Ph. Petit Journal.)

COMMENT SE PRODUISIT L'ACCIDENT

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

Montargis, 24 Mai. — L'accident est survenu cinq minutes après minuit, à 13 kilomètres en avant de Montargis, à la borne kilométrique n° 110 - 900 de la ligne, entre les gares de Lorcy-Corbeilles et de Mignerelle.

La voie, pour le passage du train présidentiel, était gardée par des agents de la Compagnie P. L. M.

Le récit de l'accident

Le commandant Guillaume, de la maison militaire du Président de la République, a bien voulu nous donner les explications suivantes, qui résultent d'un coup de téléphone transmis à l'Élysée par M. Deschanel lui-même.

« Le Président s'était couché, mais probablement indisposé par la chaleur étouffante de la nuit, il s'était levé et avait, à deux reprises, sonné son valet de chambre. Celui-ci n'entendit-il pas, la chose est probable. Mais le Président, voulant lui-même ouvrir la fenêtre qui ne comportait pas de barreaux d'appui et culbuta en bas du train.

Sous la violence de la chute, M. Deschanel avait perdu connaissance. Lorsqu'il revint à lui, faisant preuve d'un très grand sang-froid et d'une admirable présence d'esprit, il commença par s'orienter, puis, après s'être éloigné des rails sur lesquels il était tombé, il parcourut à pied, dans l'obscurité, une distance d'environ deux kilomètres.

Il était alors
M. Deschanel, qui était simplement vêtu d'un pyjama gris, continua sa marche, quand il aperçut quelque'un. C'était un homme de ronde de la gare de Mignerelle, M. Radeau, faisant à ce moment sa tournée. Ce dernier, ayant reconnu une forme blanche, leva son falot.

« Halte-là ! Qui êtes-vous ? cria-t-il. Dans la nuit à cette question résonna. Une voix répondit :

« Je vais vous étonner. J'étais dans le train présidentiel. Je suis tombé sur la voie pendant la marche, en voulant ouvrir une glace, et ce qui va vous surprendre encore davantage, c'est que je suis M. Deschanel, Président de la République. Y a-t-il une maison dans ces parages ?

L'homme, stupéfait, sans vouloir ajouter foi aux paroles du Président, emmena le blessé chez M. Darlan, garde-barrière, dont la maison est à peu de distance.

Dans cette humble demeure, M. Deschanel fut lavé, nettoyé et couché dans un lit. M. Radeau retourna à Mignerelle. Il est minuit 30, il essaya de téléphoner la cloche à Montargis, sans résultat, d'ailleurs. Il envoya ensuite un télégramme à la sous-préfecture. Le sous-préfet, M. Lesueur, réquisitionna l'auto de M. Viot, vétérinaire, et va au village de Corbeilles où il trouve le docteur Guillaumont qui part soigner le blessé.

Pendant ce temps, le Président de la République met une paire de chaussettes prêtées par le garde-barrière.

Vers cinq heures un quart, le sous-préfet arrive, avec M. Demas, inspecteur de la Compagnie, qui avait convoqué le train présidentiel jusqu'à Montargis, chez le garde-barrière Darlan.

Le Président monte sans aide dans l'automobile et arrive vers huit heures à la sous-préfecture, où il est examiné par les docteurs Desvaux-Dulys et René Lepage, d'Orléans et Mme la doctoresse Desbouis.

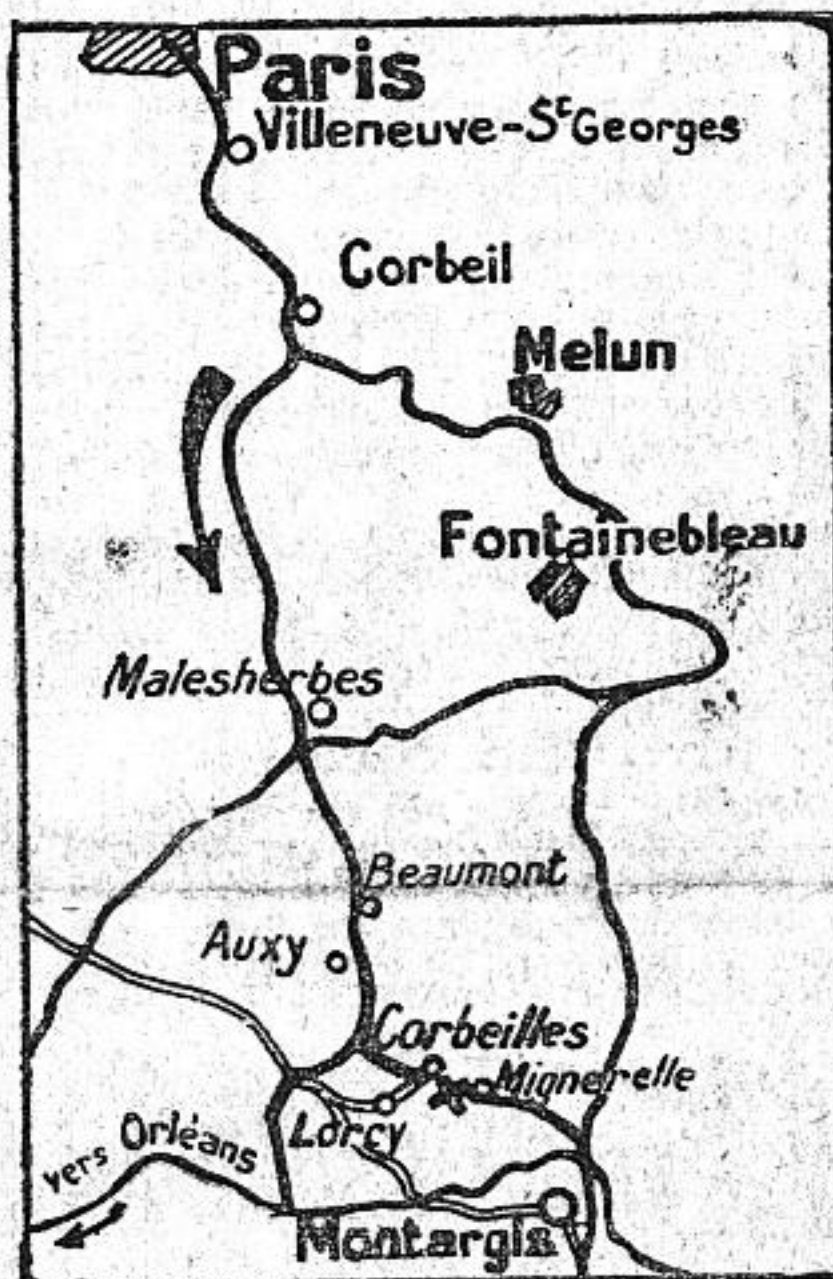
M. Deschanel rentrait à Montargis, coiffé du képi de sous-préfet prêt par M. Lesueur. Cela lui rappelait le temps — le souvenir fut évoqué — où il était lui-même sous-préfet.

Une des principales circonstances qui ont contribué à rendre anodin l'accident de M. Deschanel, qui aurait pu être mortel — le commandant Guillaume ne disait-il pas que la façon dont il s'en tira tient du miracle ? — est que le ballast, heureusement, venait d'être refait avec du sable frais, de sorte que, par une chance inimaginable, le train marchant au ralenti, le Président s'en tira sans grand mal.

Les premiers soins

A cinq heures, le Président était à la sous-préfecture où il s'allait. Il avait alors un peu de fièvre.

Mme la doctoresse Desbouis et le docteur Desvaux-Dulys furent appelés. L'examen auquel ils procédèrent leur permit de constater que, fort heureusement, l'état de M.



La + indique le lieu de l'accident

Deschanel n'inspirait aucune inquiétude. Par mesure de précaution, ils pratiquèrent immédiatement une injection de sérum antitétanique.

Le bulletin suivant a été publié ce matin :

Etat aussi satisfaisant que possible.
Erosions superficielles de la face et de la jambe gauche.

Des mesures furent prises afin que M. Deschanel pût respirer, et la circulation des voitures fut détournée afin de laisser dans un silence relatif les alentours de la sous-préfecture.

A midi, le nouveau bulletin publié par les médecins confirmait l'excellence de la situation :

« Le Président de la République est légèrement blessé à la face et à la jambe gauche. Son état est aussi satisfaisant que possible. Il n'inspire aucune inquiétude. »

A deux heures, le bulletin publié par les médecins porte :

« Tension artérielle normale »

M. Deschanel téléphone lui-même
M. Paul Deschanel avait tenu, dès son arrivée à la sous-préfecture de Montargis, à téléphoner lui-même à l'Élysée, afin de rassurer les siens.

Mme Deschanel et M. Millerand à Montargis

D'autre part, un coup de téléphone adressé à l'officier de service par le sous-préfet de Montargis avait prévenu officiellement l'Élysée.

Le sous-préfet avertissait que le Président était à ses côtés et pria qu'on rassure Mme Deschanel sur le peu de gravité de son état après l'avoir prévenue avec précaution, ce qui fut fait.

M. Millerand, averti également par téléphone, se tint en communication avec Montargis, puis avec Mme Deschanel qu'il rassura et il fut convenu que M. Millerand et Mme Deschanel prendraient, pour se rendre dans la sous-préfecture de Lorcy, le train de Vichy, quittant Paris à midi 10.

Et à midi 10, Mme Paul Deschanel, accompagnée de son fils, et le Président du Conseil, quittèrent Paris, arrivant à Montargis à 14 heures 10 et était conduite aussitôt en automobile à la sous-préfecture par M. Allain, préfet du Loiret, arrivé dès le matin d'Orléans.

Mme Deschanel et M. Millerand trouvèrent le Président de la République dans un état extrêmement satisfaisant. Après s'être entretenus des circonstances dans lesquelles l'accident est survenu, le Président de la République et le Président du Conseil ont envisagé, dès ce moment, la possibilité de rentrer au cours de l'après-midi en automobile, à Paris, avec Mme Deschanel. D'ailleurs, le Président avait pu s'habiller lui-même, il avait pris un lait et du bouillon et il ne cessait de tenir à Mme Deschanel les propos les plus rassurants.

Une instruction a été ouverte par M. Hugot, juge d'instruction, qui a reçu la déposition des poseurs, MM. Radeau et Darlot, lesquels ont donné les premiers secours au Président et l'ont conduit à la maison de la garde-barrière. — F. MARSON.

COMMENT ON S'APERÇUT DE L'ABSENCE, A ROANNE

(De l'envoyé spécial du Petit Journal)

Montbrison, 24 Mai. — Ce fut un mouvement de stupeur, d'angoisse indescriptible, un affolement général lorsque, vers sept heures ce matin, en gare de Roanne, cette nouvelle in vraisemblable circula dans tout le train présidentiel : le Président de la République n'est plus dans son compartiment !

Personne ne voulut croire à cette incroyable nouvelle. Cependant, sur le quai, dans les wagons, les personnages officiels avaient la mine consternée. Des conciliabules s'échangeaient. Et puis l'attente en gare de Roanne se prolongea d'une manière insolite. Enfin M. Oudaille nous apprenait que le Président n'était vraiment plus dans le train. Aussitôt on rapprocha cette information sensationnelle d'un fait dont on avait été mis au courant à six heures du matin : un employé de la Compagnie était venu, dans chaque compartiment demander :

« Personne ne manque parmi vous ? car on signale qu'un voyageur est tombé du train spécial cette nuit. »

Personne ne manquait à l'appel, mais il y avait un compartiment dans lequel on n'était pas entré ; c'était celui du Président. Pouvoit-on, en effet, supposer que M. Deschanel n'était plus dans sa chambre ?

Mon enquête, faite auprès des agents de la Compagnie qui accompagnaient le train, ainsi qu'auprès de tous les représentants de la maison du Président, m'a permis de constater que cette vérification a été faite à 8 heures du matin. Mais dès 3 h. 50, le détail est curieux à noter, alors que nous stoppons en gare de Nevers, j'ai vu entendu des employés discutant sur le quai de la gare qui déclaraient :

« Il vient d'arriver une dépêche disant que l'homme prétendant s'appeler Deschanel est tombé du train spécial à Lorcy. »

Quoi qu'il en soit, c'est vers 7 heures qu'on fut officiellement certain que le seul voyageur absent du train spécial était bien le Président de la République.

Le domestique trouve la chambre vide

La chambre de M. Deschanel, qui peut avoir trois mètres sur deux, est simplement meublée d'un lit encastré dans la boiserie et d'un fauteuil en velours vert. Un cabinet de toilette précède cette chambre, et, tout à côté, couche le valet de chambre du Président.

C'est Julien Drouot, le serviteur de M. Deschanel, qui m'a fait, avec une émotion qui lui coupait la parole, le récit de la dramatique disparition de son maître.

« Hier soir, le Président semblait mal à son aise lorsqu'il s'est couché, vers 10 heures et demie. J'ai fermé moi-même les glaces du compartiment ; j'ai abaissé les rideaux et fermé le ventilateur, car je sais que le Président craint le froid. »

« Mon maître m'a simplement dit : « Julien, allez vous coucher. Vous me réveillerez demain, à 7 heures. Ce sera suffisant pour être prêt à temps à l'arrivée à Montbrison. » J'ai quitté le Président sur ces paroles. »

« Ce matin, à l'heure convenue, je frappe à la porte de la chambre ; n'obtenant pas de réponse, j'entre-bâille la porte et je vois la chambre vide et le lit défilé. La glace est grande ouverte et les rideaux flottent largement au dehors. Mais le Président pouvait être dans son salon. J'y vais, rien. Je retourne au cabinet de toilette, à la salle à manger, toujours rien ! »

« Je m'affole et je cours chez le général Pénalon, à qui je dis : « Le Président a disparu ! Le général sourit d'abord, incrédule, et me répond : « Vous n'avez pas bien cherché ; il cause peut-être avec bien cherché ; il cause peut-être avec quelqu'un de sa suite dans un des salons. »

Nous avons alors repris nos recherches en commun, et ce n'est qu'au bout d'un long moment que nous avons envisagé une terrible réalité. »

Je suis monté dans la chambre présidentielle et j'ai pu constater que la fenêtre était très basse et qu'en s'y penchant on devait facilement avoir le corps entraîné au dehors. C'est une fenêtre à guillotine, c'est-à-dire que la partie supérieure reste fixe, tandis que la seconde moitié peut tomber dans une rainure aménagée dans la paroi du wagon. A l'extérieur du wagon, exactement sous la fenêtre par où est tombé le Président, la peinture est entamée par deux sillons en zig-zag ; ils ont été faits par le corps du Président au cours de la chute.

C'est à Saint-Germain-des-Fossés, où le

Malgré l'accident il compte présider, ce matin, à l'Élysée, le Conseil des ministres

train s'arrêtait quelques minutes, qu'on prévint M. Prudent, inspecteur de l'exploitation du P.-L.-M., chargé du service sur le train, qu'un homme avait été trouvé sur la voie, près de Montargis. M. Prudent parcourut immédiatement le train dans toute sa longueur, vérifiant dans chaque compartiment, à l'exception d'un seul, celui du Président de la République, en raison même de la consigne donnée, que toutes les personnes accompagnant le Président et dont il avait la liste, étaient là. Aucune absence ne fut constatée et l'on crut alors qu'il s'agissait d'un voyageur tombé d'un autre train.

Le Président redoutait ce voyage

Le docteur Laurent, député de Roanne, qui se trouvait dans le train présidentiel, me dit au moment où on vient de découvrir l'absence du Président :

« J'avais, il y a quelques jours, une entrevue avec M. Deschanel à l'Élysée. Le Président m'a paru tout soucieux et semblait comme avoir un vague pressentiment d'un malheur. Il m'a dit en effet très textuellement :

« J'appréhende beaucoup ce voyage de Montbrison, sans savoir pourquoi. »

Le Président ajouta qu'il était las et fatigué.

Enfin à Montbrison, j'ai parlé longuement avec M. Louis Dupin, député-maire de la ville, qui m'a dit que, jusqu'au dernier moment, il avait douté de la présence du Président aux fêtes d'inauguration. La veille encore, M. Deschanel avait fait téléphoner à M. Dupin qui me dit :

« Dimanche après-midi, un coup de téléphone de l'Élysée m'informait que M. Deschanel était souffrant, il lui était impossible de venir à Montbrison. Peu après, je recevais un nouveau coup de téléphone qui m'informait, cette fois, que le Président était parti. »

On voit les alternatives par lesquelles M. Deschanel est passé avant de se résoudre au voyage. — M. ALIX.

LE RETOUR DU PRÉSIDENT

M. Deschanel, Président de la République, Mme Deschanel et M. Millerand ont, en effet, quitté Montargis à 16 h. 15, en auto. On avait baissé les stores de l'auto, au départ de la sous-préfecture, pour éviter toute manifestation et toute fatigue au Président.

C'est exactement à sept heures cinq minutes que l'automobile très confortable que M. Millerand avait envoyée à Montargis, et dans laquelle avaient pris place M. et Mme Paul Deschanel, leur fils aîné et le commandant Guillaume, franchit la grande porte du palais présidentiel, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

L'auto alla se ranger devant le péristyle. Le chauffeur sauta de son siège, ouvrit la portière et M. Deschanel, vêtu d'un complet bleu, coiffé d'un chapeau melon noir et portant son pardessus sur le bras, sauta légèrement du marchepied et franchit lestement les marches conduisant à l'antichambre. Et c'est à peine si les journalistes présents purent s'apercevoir qu'il portait quelques ecchymoses au visage.

Mme Deschanel et son fils, puis le commandant Guillaume descendirent de l'auto et suivirent le Président.

Une seconde auto grise dans laquelle avaient pris place M. Millerand, son fils et un officier, vint se ranger à son tour près du perron d'entrée, et après un court arrêt repartit au ministère des Affaires étrangères.

Une demi-heure à peine après son arrivée à l'Élysée, M. Deschanel recevait ses médecins, qui l'auscultèrent avec soin.

Tout d'abord, leur dit-il, je considère que je n'ai rien de cassé ; pas de membre démis, j'ai fait... permettez-moi de manger !

On lui permit quelques aliments légers. A huit heures et demie, on communiqua le bulletin de santé suivant :

20 heures, 24 mai 1920.
Contusions sans gravité.
Etat aussi satisfaisant que possible.
Signé : professeur André Pettit.
Docteur René Le Page.

« Je présiderai demain le Conseil des ministres »

Et M. Deschanel, recevant des membres de sa maison civile et militaire, leur déclara hier soir :

« Je présiderai demain mardi le Conseil des ministres ! »

Dès que la nouvelle de l'accident a été connue à Paris, le président du Sénat, le président de la Chambre des députés et tous les membres du gouvernement sont venus à l'Élysée déposer leur carte. Peu après, les ambassadeurs et de nombreuses autres personnalités venaient à leur tour se faire inscrire.

Le registre déposé chez le concierge du palais s'est rapidement couvert de signatures. Parmi les premiers est celle du docteur Mayer, chargé d'affaires d'Allemagne.

Les sympathies du roi Albert

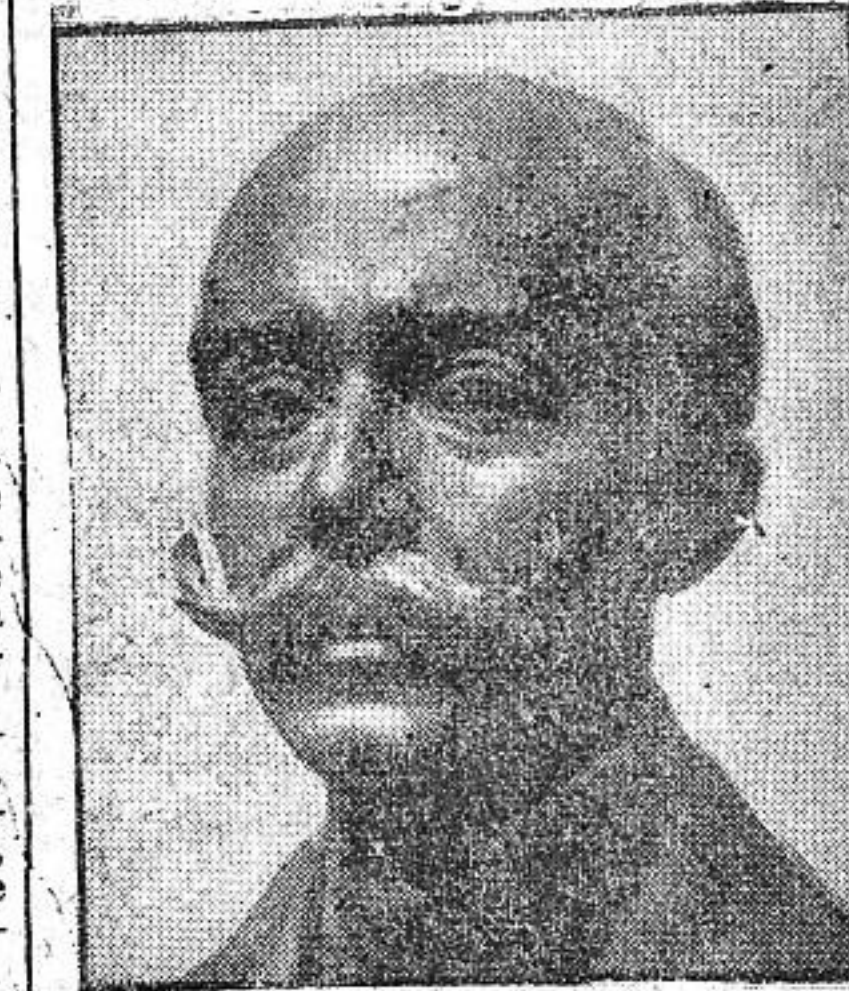
Bruxelles, 24 Mai. — La Dernière Heure annonce que M. de Lacroix, premier ministre belge, a envoyé un télégramme de sympathie au Président de la République. Plusieurs membres du gouvernement ont fait eux aussi, une démarche analogue à titre personnel.

Lorcy

Lorcy, sur le territoire duquel s'est produit l'accident, est une toute petite commune du Loiret, où vivent paisibles 766 habitants. Elle dépend de l'arrondissement de Pithiviers. Elle est distante de Paris de 108 kilomètres et de 17 kilomètres seulement de Montargis. C'est ce qui explique que M. Deschanel ait été conduit dans cette dernière ville, le centre le plus rapproché du lieu de sa chute.



M. PAUL DESCHANDEL
qui allait à Montbrison
inaugurer le monument Reymond



Le docteur Reymond
dont le nouveau monument
a été inauguré par M. Steeg,
remplaçant M. Deschanel

Voir plus loin le récit de la cérémonie.

LENDMAINS DE GRÈVE

La Fédération des cheminots se prépare à capituler

Les extrémistes de la Fédération des cheminots, se rendant compte, enfin, que leur mouvement est un échec complet, commencent à préparer la retraite. La note suivante, communiquée par eux dans la soirée d'hier, en est la meilleure preuve.

« La commission exécutive de la Fédération, après avoir examiné à nouveau la situation générale, a décidé la continuation de la grève. Les unions de syndicats auprès desquelles se rendent immédiatement les membres de la commission exécutive de la Fédération devront fournir la situation exacte du mouvement sur leur propre réseau et la commission exécutive prendra telles décisions que dicteront les circonstances, décisions qui seront immédiatement portées à la connaissance de tous les syndicats. »

On signale toujours, de-ci, de-là, des arrestations pour entraves à la liberté du travail, des perquisitions, des condamnations et aussi quelques incidents, notamment un attentat sur la ligne Bordeaux-Hendaye.

On annonce de Lyon que la direction du P.-L.-M. a fait afficher dans ses bureaux qu'une gratification égale à un mois sera allouée à tous les agents restés fidèles.

On manque de nourrices

1914 : 1300

1920 : 80

La Ligue contre la mortalité infantile a terminé ses travaux hier après-midi.

Au cours de la séance, que présidait M. Strauss, sénateur, MM. les professeurs Marpan, Renault, Rousseau et Lesage, secrétaire général, ont fait d'intéressantes communications. M. Lesage a déploré la rarefaction des nourrices, dont le nombre de 1.500 avant la guerre, est tombé à l'heure actuelle à 80.

La séance s'est terminée par l'adoption de divers vœux concernant notamment la création de nouvelles pouponnières.

LA REORGANISATION des Ecoles municipales professionnelles de filles

Le Conseil municipal, justement convaincu que l'éducation professionnelle de la jeunesse est l'un des problèmes les plus urgents à résoudre, pour parer à la rareté de notre production industrielle, vient de prendre une série de mesures qui vont donner aux écoles municipales professionnelles de filles un nouvel élan dont il faut faire profiter le plus grand nombre d'enfants et d'apprenties possible.

On sait que la Ville de Paris possède quatre écoles modèles d'apprentissage qui sont situées :

24, rue Ganneron (8^e) ; 41, rue des Boulets (11^e) ; 7, rue de Poitou (3^e) ; 12, rue d'Abbeville (10^e).

Dans les deux premières écoles, on enseigne la couture, la broderie, les fleurs et plumes, la confection des corsets, la lingerie, la mode, la chapellerie.

L'école de la rue de Poitou, outre ces